

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarnedesecrivains@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

208

Un seul soleil, chacun son ombre.

G. LACROIX

Les Euphorismes de Grégoire

éd. Max Milo



14 août 2008 – 1^{re} année – N° 6
Saint-Évrard

Pour la Saint-Évrard, sors ta guitare

1,50 €

Plus de caprices !

par Claude DUNETON

CAMARADES z'écrivains, le temps des illusions est terminé. Les z'auteurs que nous sommes ont besoin de se serrer les coudes. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient à l'époque où la diffusion des livres était soutenue par plusieurs émissions de télévision, dont une prestigieuse qui a beaucoup fait lire les Français. Il suffisait parfois d'un seul passage réussi pour vous procurer deux, voire trois années d'un salaire modeste mais suffisant pour pouvoir écrire d'autres livres – ça m'est arrivé. Ces temps sont révolus ; l'énorme quantité de titres publiés aujourd'hui se diffuse au compte-goutte, ou pas du tout, quel que soit l'intérêt des ouvrages.

La vente du livre est devenue une affaire de l'industrie du livre. L'industrie n'a rien à battre d'imagination ni d'excellence d'écriture, pas plus que le vêtement industriel ne se soucie de boutons cousus main. Et qu'on ne conte pas la vieille rengaine « Ça a toujours existé », parce que ce n'est pas vrai. Ne pas confondre avec les « succès de mode » : c'est entièrement neuf, comme le téléphone portable.

Non : maintenant six à huit grosses machines raflent des tirages jamais vus depuis *Papillon* (ça fait une paye !), tirages gonflés par des agents commerciaux (dits « littéraires » !) qui monopolisent la presse restante, survivante, et crient au chef-

d'œuvre pour des bouquins moins bien écrits dans l'ensemble que ceux de Guy Des Cars – c'est plutôt Colgate en littérature, associé à Persil... Nous n'avons plus qu'à la fermer – « nous », les gens qui écrivons nos propres livres, à la main, au doigt et à l'œil.

Un exemple personnel probant : à l'automne dernier, j'ai eu un prix. Quelle chance ! Même pas magouillé : le prix Trente millions d'Amis – petit mais envié, « très vendeur » m'a-t-on dit, parce que très « populaire ». Ce prix provoquait, il y a vingt ans, des tirages de 30 000 à 50 000 exemplaires, ou davantage – soit 3 ans de salaire pour l'auteur. Savez-vous combien, en 2007-2008, a vendu d'exemplaires mon éditeur – excellent éditeur, belle couverture, très bonne presse (écrite), bouche à oreille stimulant ? Ce prix fameux a atteint 9 000 exemplaires exactement ! C'est-à-dire entre 4 fois, 6 fois, ou 8 fois moins qu'il y a vingt ans. C'est-à-dire 6 mois de salaire au lieu de 3 ans. C'est l'effondrement du petit commerce de l'esprit !

Caprices, c'est fini ! Les écrivains en « prose de création » (on peut dire ça ?) rejoignent les poètes et les dramaturges sur les rangs de la petite diffusion confidentielle. Aussi, il est vital de soutenir les petites librairies artisanales qui essaient de tenir le coup face à l'industrie écrasante. N'achetez plus vos livres dans

les FNAC, les Virgin, ou les « grandes surfaces », mais chez le libraire du coin ou du village. À Paris, allez à la Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, XIX^e. Vous y trouverez vos livres, vous pourrez les y présenter à l'occasion, parler avec des lecteurs (et les lecteurs avec les auteurs). Soutenez la Lucarne, elle a été créée pour voir de haut et vendre des livres « élevés sous la mère » – soit réellement écrits par ceux qui les signent. Prévenez vos amis, vos proches, vos voisins : il faut aller à la Lucarne – qui envoie aussi des livres par la Poste. C'est ça le civisme ! C'est bien plus fort que le vote blanc !

à lire dans ce numéro

- page 2
Paul Desalmand, *Lettre aux frères Bouchara*
- Sylvie Hérout, *C'est décidé, je vends*
- page 3
Jacques Phoebé, *Marseille 1952*
- page 4
Pierre Merle, *Lumières d'août*
- Florence Issac, *Extase*
- page 5
Étienne Orsini, *Si j'écrivais...*
- pages 6-7
Bruno Testa, *Aime la Maudite*
- pages 8-9
Michèle Rouhet, *Le voyage de la taupe...*
- page 10
Sophie Képès, *Fragment d'un « ijikalaire »*
- page 11
Agenda & communiqué
- page 12
Béatrice Courraud, *Papa, maman, la bonne, ma sœur et moi*
- À la librairie

Lettre aux frères Bouchara

par Paul DESALMAND

Messieurs,

Vous êtes propriétaires de chevaux, grandes figures de champs de courses, et vous faites même partie des instances dirigeantes de ces milieux huppés. Vous étiez aussi, jusqu'au dépôt de bilan (juin 2006) l'un des propriétaires de la société Maxi-Livres. Depuis, cette société a été revendue par appartements (plusieurs centaines de millions d'euros) et vous avez récupéré vos billes au moins partiellement. Mais savez-vous ce que sont devenus vos auteurs ?

Ils ont été mis devant une alternative : ou bien toucher la totalité de leurs droits sur une période de huit ans ou bien toucher 50 % tout de suite. L'activité éditoriale a été reprise par la société Succès du livre que dirige Alexandre Falco *, ancien cadre de Maxi-Livres. Les redditions de comptes pour 2007 qu'il envoie aux auteurs sont de la plus haute fantaisie, à leur détriment dans les cas que je connais et, en tout cas, pas conformes au Code de la propriété intellectuelle.

Je suis heureux de savoir que vos activités hippiques n'ont pas souffert de cette faillite et que vos chevaux n'ont pas manqué d'avoine. Mais vos auteurs aimeraient avoir un peu de blé.

Je sais bien que nous ne sommes plus au temps de César Birotteau, je sais bien que la faillite est devenue un moyen de gestion dans l'édition française (Ramsay – 3 faillites ; Michel Lafon, Balland, Maxi-Livres – 2 faillites, etc.), je n'ignore pas non plus que vous avez d'autres affaires à brasser. Mais il s'agit d'une question de dignité autant que d'argent. Je vous serais donc reconnaissant de prendre quelques minutes de ce temps passé dans vos écuries pour vous pencher sur le sort de ces intellectuels précaires que vous avez fait travailler sans les payer.

Sentiments les meilleurs,

Paul DESALMAND

* Comme j'insiste lourdement pour toucher l'argent qui m'est dû, Alexandre Falco commence par m'écrire qu'il me trouve malpoli pour un universitaire, me reproche une « hargne » qui lui fait perdre un temps précieux, me traite, toujours par courrier, de « vieillard aigri » et enfin menace de me traîner devant un tribunal pour harcèlement ! Autrefois, il existait des prisons pour dettes. Aujourd'hui, va-t-on en créer pour les créanciers ?

Pour être précis, les frères Bouchara ne sont pas les seuls concernés. Leur société fait partie du groupe Omnium dirigé par Robert Lascar. À voir sur le Net, un entretien où ce dernier explique comment, en rachetant

des livres à des éditeurs six mois après leur parution et en les revendant en solde, Maxi-Livres pouvait contourner la loi sur le prix fixe du livre.

C'est décidé, je vends

par Sylvie HÉROUT

CETTE FOIS c'est décidé, je vends.

Je vends tout. Tout ce qui pèse, tout ce qui meuble, tout ce qui gêne ; tout ce qui encombre, tout ce qui décombre, tout ce qui sombre. Tout ce qui obstrue, tout ce qui plombe, tout ce qui tue.

– Vendre, vendre... mais à qui ? Qui voudra du fatras ? Marché de dupes.

Donner plutôt. Ou, mieux, jeter. Jeter tout ce qui ne sert plus, tout ce qui sert mal, tout ce qui ne veut plus, tout ce qui n'en peut plus. Ce qui n'a plus place ni sens ni existence. Tout, je vous dis. Tout, tout, tout. Un point c'est tout.

Point à la ligne et je ne retiens rien.

Je tourne la page et je dégage.

– Facile ! facile à dire, tout. Tout, ça veut dire quoi ?

Par quoi commencer ? ou, plus délicat, par qui ?

Marché aux esclaves, marché aux puces, tout à l'étal, foire à l'encan.

Vendre, vendre, c'est beaucoup d'honneur, beaucoup d'importance, beaucoup de prix donné à ce qui n'a plus cours. Beaucoup de temps perdu pour ce qui est foutu.

Vendre, donner, jeter... ou ne pas être.

Tourner le dos, la tête et les talons.

Marcher droit devant soi sans se retourner. Rien à choisir, rien à décider.

Juste avancer, pas après pas, vers je ne sais quoi :

un horizon qui recule, comme il se doit,

un ailleurs qui circule comme de bien entendu,

un demain qui, par humeur, par caprice, se délivre au fil de la plume, léger, vide de toute possession, débarrassé de toute ambition, plein de tout ce qui n'est pas.

Un demain de passage vers un présent à venir.

Marseille 1952 (souvenirs)

par Jacques PHOEBÉ

LA PLAGE DU PRADO était encore à l'état naturel, c'est-à-dire qu'elle avait le profil que le temps lui avait donné, avec ses galets tachés de mazout, avec cette ligne glauque qui prolongeait l'Huveaune – cet égout – sur 600 à 800 m. dans la mer, avec ses débris de bois et de plumes, de cartons et de poissons répandant une odeur dégueulasse mais toutefois moins forte que sur le Vieux-Port. Quelques décennies plus tôt, Maupassant parlait encore de la « verte vallée de l'Huveaune ».

Pas bien loin se construisait ce que les Marseillais appelaient « la maison du fada ». À proximité, au chemin du Rouet où je travaillais, j'avais pris l'habitude d'aller à midi dans un petit restaurant installé dans une salle basse donnant sur la rue et prolongée par une cour couverte d'une toiture translucide. L'année d'après, travaillant dans un autre quartier, je retournais souvent au Rouet, seul ou avec des copains. Je préférais le vendredi, à cause de l'aïoli ; cette cuisine familiale était excellente et je sortais largement rassasié. Puis vint le temps où je dus repartir sur Paris. Je devais une vingtaine de repas bien arrosés et, comme toujours, je n'avais pas assez d'argent pour régler ma note.

– Ça ne fait rien, me dit la patronne, vous réglerez quand vous reviendrez à Marseille.

– Mais, Madame, je ne sais même pas si j'y reviendrai un jour !

Quelques mois après, j'y revins. Ils n'étaient plus au Rouet mais près de la gare Saint-Charles. Accueilli comme un enfant de la famille, je payai ma dette et ma tournée dans l'euphorie générale.

Cette histoire, qui peut être de tous les lieux, reste pour moi indéfecti-

blement liée à Marseille. Mon expérience, ma pratique des villes, se rattache bien souvent au monde du bâtiment dans lequel j'ai vécu. Il m'a aidé à trouver le sens du sol, le sens de mes pas, et à passer presque en zombie dans des quartiers « réservés » ou simplement populaires, où il n'y avait rien à voir. C'est ce rien que j'aimais.

Que de trésors découverts ou indiqués par des amis, comme cette inscription manuscrite au-dessus d'un tronc, dans une église du côté de la Plaine :

*Depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat
la clef de ce tronc est à la mairie du 4^{ème}*

Le marché aux poissons était alors installé rue Fortia et dans les rues avoisinantes de ce quartier des anciennes galères. Je travaillais au 4^e étage d'un immeuble donnant sur la rue. Certains jours sans vent, l'odeur montait, rentrait par les fenêtres, les cris aussi : y sont beaux mes violets, y sont beaux, beaux, beaux... Et tous les noms de ces poissons et crustacés jaillissaient comme sortis d'un véritable aquarium philologique. Parfois c'était plus rude : une bagarre éclatait entre deux étalages. Ça se réglait à coups de merlans et de maquereaux, les poissons les plus communs, mais pas à coups de rascasses. On se régalaît du spectacle par la fenêtre, un car de flics arrivait et tout rentrait dans l'ordre. Non loin de là, on poussait jusqu'à l'extrémité de la rue Sainte et du quai de Rive-Neuve pour voir la mer ou l'église Saint-Victor, mais l'église haute seulement, qui est un des plus beaux morceaux d'archéologie de Marseille ; à l'époque, les cryptes n'étaient pas ouvertes au public.

J'ai beaucoup fréquenté cette ville. Fréquenté est le mot car ce n'est pas la

mienne. Mais déjà à 13 ans, juste avant la guerre, j'y avais fait escale au cours d'une courte croisière en Méditerranée. Il m'en reste l'image du tram vers l'Estaque, ouvert des deux côtés comme tous ces trams des pays chauds. Le contrôleur avait bien du mal avec les enfants accrochés par grappes qui se dispersaient à son arrivée.

J'ai sous les yeux le plan qui accompagne toujours l'antique calendrier des Postes, aux couleurs pastel, aux noms de rues si petits, presque illisibles, avec le tracé de l'Huveaune et des canaux d'alimentation d'eau. Il s'arrête à la Pointe-Rouge au sud, à Saint-André au nord, je m'y promène, ça me suffirait presque..

J'ai ajouté : presque.

juillet 2001
repris nov. 2007



53

La serviette n'est jamais
qu'un torchon qui a réussi.

G. LACROIX
Les Euphorismes de Grégoire



Lumières d'août

par Pierre MERLE

« MOI, je suis comme tout le monde, Rosemonde : en août, je mets les bouts, et dans la lavande, je glande. » Reconnaissez que si c'est pour écrire des trucs dans le genre de ce qui précède, mettre un peu de distance entre ma plume et moi ne saurait qu'être vivement conseillé, tant par le corps médical que par le corps littéraire. Donc, en vacances totales côté porte-plume pour cause de sécheresse, entre trois têtes piquées dans les eaux claires du Chapeauroux et deux ascensions petit braquet de la côte de Chapigne (des coins à moi), m'est venue l'envie, à moi qui étais littérairement dans le cirage, de regarder par dessus l'épaule des autres et, tant qu'à faire, celle des grands. De voir s'ils avaient été inspirés, eux, les grands, au cœur de la torpeur estivale. J'explique mon idée tordue : je ne fais pas allusion ici à ces accouchements au long cours que sont souvent les grandes œuvres littéraires, dont la rédaction s'étend sur des mois voire des années entières, mais je me suis soudain senti titillé par l'envie pressante de savoir si les pointures des lettres françaises avaient eu des idées, des étincelles, des flashes, des « coups de phosphore », bref, des pensées estivales lumineuses et – pour tout dire (j'en demande pardon à Faulkner) – des « lumières d'août ». Alors, à la fraîche, à l'heure où ne s'étoile pas encore tout à fait le ciel d'été enfin apaisé, je me suis jeté sur les journaux intimes, carnets et autres correspondances que j'avais sous la main dans ma bibliothèque de vacances. Et j'y ai déniché nombre de vraies petites perles aux reflets divers et changeants. Je vous livre donc aujourd'hui, pêle-mêle, tel quel, tel un mini florilège (question de place), le fruit mûr de mes recherches.

« J'achète chez Gibert un épatant et fort utile dictionnaire analogique indispensable à tout apprenti sorcier qui ne se respecte pas », note, le 25 août 1947, René Fallet dans ses *Carnets de jeunesse*. À méditer par tout écrivain, écrivain, écrivain, écrivailleur, écrivassier, écrivicien qui se respecte ou, justement, qui ne se respecte pas. « Vous verrez que je finirai par être l'auteur le plus maudit du siècle... » (L.-F. Céline, 3 août 1949, lettre à Jean Paulhan). Lucide en diable ! « J'ai eu tout le temps nécessaire pour savoir qui je suis et ne le sais pas encore très bien » (Paul Morand, 21 août 1975). Bien vu, non ? « Lorsqu'on le tira décharné de son oubliette, il avait oublié pourquoi on l'y avait injustement jeté. On dut le torturer pour le savoir » (Roland Dubillard, 3 août 1979). Exquis ! « Je suis souvent mécontent de ce que j'ai écrit. Je ne le suis jamais de ce que j'écris, car, si j'en étais mécontent, je ne l'écrirais pas » (Jules Renard, 28 août 1895). Qui donc s'inscrirait

en faux ? « Femme ! Femme ! Cent fois femme ! Elle me voyait trop beau. Aujourd'hui, elle exagère en mal ! » (Paul Léautaud, 25 août 1919). Ah ! passions sous les fourches caudines desquelles nous passons tous !... « Titre de livre : *Ob !* » (Michel Leiris, 26 août 1971). Impeccable ! Bref comme pas possible, intrigant et accrocheur à souhait. « Penser, c'est prier » (Victor Hugo, 29 août 1847). Rien à ajouter.

Songeur, j'ai refermé à regret ces recueils de pépites à la fin de mes courtes vacances. Et puis voilà que, l'autre jour, mon copain Bernard qui tâte aussi du feutre et de la pointe Bic, également de retour à Paris, me lâche tout à trac, au cours de la conversation, sa vision philosophique de l'époque actuelle : « Penser peu, jouir beaucoup ! » Pas mal non plus, n'est-ce pas ? Et net ! Et carré ! Décidément, grands ou petits, août-le-torride semble en réalité, contrairement à ce que j'imaginais, stimuler tout le monde. Tout le monde sauf moi, qui, il est vrai, n'aime que l'automne. Voilà, en tout cas, ce que j'ai appris cet été. C'est déjà ça !

* Dernier ouvrage paru : *Mao grenadine et dentelles noires*, roman, éd. Le Grand Miroir.



Extase

Éclatante,
Tu te reposes
Tu t'inclines sous mes ailes
Tu t'offres à mes ardeurs
Et j' imagine ne plus finir, largué.

Florence ISSAC

329

Inutile de rêver,
les sens ne sont pas
interchangeables ;
si les couleurs avaient un goût,
l'arc-en-ciel
serait inmangeable.

G. LACROIX
Les Euphorismes de Grégoire



Si j'écrivais... (extraits)

par Étienne ORSINI

un mot

SI J'ÉCRIVAIS un mot, un seul, devrais-je le choisir pour son sens, sa danse élégante sur la page ou pour cette si belle façon que tu as de le prononcer ? Et comment pourrais-je résister à la sollicitation de tous les mots qui, ayant eu vent de ma quête, se presseraient inévitablement à mes pieds, dans l'espoir de pouvoir sortir de ce grand camp de réfugiés pour mots que l'on nomme dictionnaire ? Tant de pression m'accablerait. Longtemps, j'hésiterais entre *longtemps*, *silence* et *solitude*, non sans me demander pourquoi ce dernier vocable est si long. Et *silence* appellerait *volupté* dans un écho tout baudelaïrien. Puis

j'irais vers *polyphonies*, vers *insulaire*. *Finitude* ne serait pas pour me déplaire. J'aurais un regard pour *diaphane*. Parmi les animaux, *libellule* me ferait de l'œil ou *lynx* ou *luciole*, tous animaux « l » é. Ou bien, peut-être, un nom de fleur. Non pas un de ces vaniteux qui affichent à tout-va leurs nobles origines hellènes. Non, un tout simple : *Iris* ou *Lys*. Pourquoi pas *myosotis* ? Encore que pas si simple... *Surnombre* ou *kaléidoscope*... *Didascalie*, *outrage*, *prodiges*... *Nomade* ou *caravansérail*. Sur terre, *Rhodésie* ou *Brésil* rougeoyant, *Baïkal* jouant de la balalaïka. *Qom* ou *Kiel* pour leur précision monosyllabique qui dit si bien leur statut de point sur

la carte. *Sphère* ou *quatuor* m'occuperaient un bon moment. Pourquoi ensemble ? Je ne sais pas. Peut-être à cause des quatre points cardinaux. Ou de la rue des Quatre-Vents ? Il y aurait sans nul doute quelque chose à attendre de *zéphyr* ou de *saphir* ou de *firmament*. *Stellaire* ne me laisserait pas de marbre. Je songerais ensuite à *Toscane*, non comme à la région d'Italie, mais comme à un prénom de femme. *Ombre* se projetterait sur mes pensées. Avec la lente détermination d'un nuage qui passe dans le ciel. *Halo* ou *éclipse* achèverait d'obscurcir mon choix. *Sylvestre* me sortirait de ma torpeur, appelant *elfes* et *clairières*. *Grand-vergue* me transporterait vers *Orient*. Non, je ne saurais vraiment pas lequel écrire. Et s'il advenait que je sache ou, sans savoir, que j'entreprenne, de guerre lasse, d'en écrire un, pauvre mot, seul et autarcique, je ne serais que Dieu ou mort.



une phrase

SI J'ÉCRIVAIS une phrase, elle serait horizon qui s'éloigne. Elle esquiverait le sens et se déroberait à l'interprétation. Elle vibrerait une note. Elle cheminerait un train au milieu de la nuit. Elle me tiendrait la tête entre les mains. Elle sèmerait le doute et l'interrogation. Elle pleuvrait à verse, mais de bas en haut. Elle me traverserait l'esprit, le corps et la vie. Elle me tirerait de mon quotidien. Elle étonnerait la page. Elle ahurirait le carnet. Elle jaillirait un geyser islandais. Elle élèverait un château en Espagne. Elle apporterait le Pérou sur la table. Jamais elle ne redescendrait d'où elle serait montée. Elle interromprait bonheur et malheur dans leur interminable discussion. Elle serait la canne qui montre aux sommets la direction à suivre. Elle soulèverait la foi des montagnes. Elle m'élancerait en dehors de moi. Elle jetterait au loin le point comme

une pierre qui encombre le chemin et risque de s'avérer dangereuse pour un prochain passant. Elle jouerait de l'écho ou du ricochet. Elle déraillerait mon stylo. Elle déborderait mes enthousiasmes. Elle engloutterait mes a priori. Elle étirerait le petit matin et bâillerait le corps encore engourdi de l'aube. Elle tutoierait l'avenir. Elle rencontrerait les regards. Elle crierait les grottes et cavernes. Elle assourdirait le bruit. Elle envolerait mes désirs pour qu'ils puissent atteindre leur objet. Elle servirait de rampe dans tous les escaliers. Elle durerait l'instant. Elle retiendrait l'hôte de passage. Elle avancerait la paix. Elle guerroyerait la guerre. Elle déraisonnerait l'esprit. Elle pâlerait la peur. Elle déguerpierait mes angoisses. Elle tairait toutes les autres phrases. Elle m'emporterait comme elle serait venue. Je ne cesserais de naître.



Animaux
miniatures de
Jean-Jacques
GRAND



ton nom

Si j'écrivais ton nom
Sur des cahiers d'écolier
Sur la mer et le sable
Sur les lèvres et l'écorce

Si j'écrivais ton nom
Sur la pierre et le vent
Sur le chemin
Sur les grands cerfs-volants

Si j'écrivais ton nom
Sur les écailles du poisson
Sur les ailes de l'ange
Sur le corps de la femme

Si j'écrivais ton nom
Je ne ferais que t'enfermer
Vivante
Dans un sarcophage
magnifique

Aime la Maudite !

par Bruno TESTA

JE RETROUVE Marrone au Petit Poucet, place Clichy.

Six ans qu'on est revenus des Tropiques, qu'on fait le point. On se tâte, on s'interroge. Rien à voir avec l'époque ensoleillée où l'on discutait tout notre saoul sur les terrasses, refaisait le monde face à l'océan Indien. Où l'on passait derrière le rideau de cannes à sucre pour surprendre la culture de la nuit : les hymnes à la Vierge Noire, les sacrifices de cabris dans les temples tamouls, les kabars malgaches en l'honneur des ancêtres...

Le décor a changé. Encore que, si l'on regarde bien, il y a plein de traces de continents autour de nous : les Batignolles, la Goutte d'or, le boulevard Barbès, le marché Dejean, les boutiques.

Igname, manioc, letchis, mangues, têtes et pieds d'agneau grillés... Tous ces produits qui viennent d'ailleurs, font se rassembler la matière colorée de la géographie et de l'histoire dans le ventre de Paris. Et puis, la place Clichy animée de jour comme de nuit, toujours en transit vers l'ailleurs et les cailoux qui mènent au Petit Poucet...

Marrone est attablé avec les journaux. Sa prière du matin. Il a sa casquette rouge sur la tête. Étrange qu'il ne l'ait pas perdue en route. C'est pas sa manière de ne pas perdre, de ne pas oublier. À moins que c'en soit une autre, achetée en douce, pour donner le change.

Toujours la même tête d'Orson Welles métis. Les poils de la barbe un peu plus blancs, les cheveux un peu plus longs, en queue de cheval maintenant. Mais il n'est plus le Falstaff d'autrefois, il surveille sa ligne, du moins quand il y songe. De récents examens cliniques l'ont guidé dans cette nouvelle voie. Il est assis devant un café, et puis un verre d'eau pour l'accompagner.

Je commande à mon tour un café, un verre d'eau.

Marrone rigole. On est loin des virées d'autrefois, dans les bouges, chez Léon, dans la cabane en tôle avec la chaîne. Quand on discutait sans queue ni tête

en buvant du « rhum bœuf » à quatre heures du matin, en écoutant l'accordéoniste noir et aveugle jouer les ségas du temps longtemps. Et le coq qui chantait toute la nuit ! Un peu déréglé le coq, avec ces gens qui se couchaient à point d'heure, qui lui soufflaient dans le bec de la fumée de zamal.

Envolé tout ça ! Léon et sa tête chauve, l'ambiance de Macao, le chant du coq...

* *
*

Marrone m'interroge. Il est curieux de savoir où j'en suis dans mon paysage littéraire. Ai-je repris des travaux ? Cartographié de nouvelles terres ?

– Oui, justement. En gros, si on veut, et on veut, j'écris l'histoire d'un homme qui se lève pas...

– Hum, dit Marrone.

– Quoi ?

– Hum, répète Marrone, pensant que je n'ai pas compris.

Je le sens méfiant. Serait-ce lui « l'homme qui se lève pas » ? Il a déjà lu par le passé des passages de ma prose. Il se méfie des kilos que j'ai tendance à lui mettre sur le paletot. De la trop grande liberté que prend le prosateur au nom de la prose. Heureusement que les éditeurs veillent dans l'ombre, qu'ils ont su couper court à mes velléités de calomnie, sans ça il en serait à signer du nom de Gargantua ses poèmes.

Donc forcément, il se réserve. Pour un peu, il me donnerait un conseil littéraire, style aller vers le haïku, la légèreté, l'impression. Oublier Marrone, les Tropiques. Écrire sur les papillons.

Et puis non, finalement, à bien réfléchir, il ne me donnera pas de

conseil. On est dans une période sage, extrêmement calme, plate pour tout dire. Donc question kilos, il ne craint pas grand-chose. Et puis, s'il a bien compris, c'est un « homme qui se lève pas », mon sujet ; à priori cela le concerne pas.

« C'est bien », dit-il, voulant par là clore le sujet. Mais trop tard. Le sujet ne veut plus être clos.

– Tu sais, Marrone, j'écris aussi de la poésie.

– Ah !

Il me regarde, tétanisé. La poésie, cela le prend à froid. Pour tout dire, il ne me voit pas faire dans le poétique. Ou alors au marteau. Il met ça sur le compte de la déprime, du désœuvrement.

– Oui, j'écris un recueil.

– Ah, il répète, terrifié à l'idée que je ne me contente pas d'un seul poème.

– Le Mystère du mystère.

Il a l'air plus éberlué encore. « Le Mystère du mystère » ? Il craint pour moi le hoquet littéraire. Ou alors l'Alzheimer du chômeur.

Mais ce n'est pas lui qui me dissuadera. Ce n'est pas son style, les jugements définitifs. Il préfère tricoter la suspension. « Bien, bien » dit-il, façon de passer à autre chose. D'aborder d'autres sujets moins mystérieux.

* *
*

On discute donc de l'actualité. Il y a de quoi faire. On est de l'autre côté de l'océan, loin des Tropiques, mais pour Marrone, c'est le même pull-over qu'il tricote. L'autre face de l'immigration. Il s'intéresse aux banlieues qui sont un peu les champs de cannes à sucre de l'Occident. Continents déportés, populations amassées, racines coupées. Tous les enfants

de l'État-Empire et les petits blancs délaissés, à vivoter ensemble. Résidus du refoulé colonial et tout-à-l'égout social ensemble mêlés. Sauf qu'aujourd'hui, les champs de cannes ont été remplacés par l'ANPE, les commandeurs par les flics.

On discute donc, mais doucement, sans trop avancer de projet. La conjoncture n'est pas à l'emporte-pièce, aux délires torrides. Le climat est frieux, l'époque grise. Alors, ne pas s'emporter... On commande un autre café. Sans se presser. On garde la tête froide. Plus de littérature, juste des considérations sur l'actualité.

Marrone revient d'une incursion dans les villes. Depuis que les banlieues pètent, que les vitrines explosent, que les flics bavurent, il y a plein de projets dans les ministères. Tout le monde s'interroge. Comment colmater la brèche, rétablir le lien entre l'exclu et la Cité ? Lancinante question... Marrone a fait son périple dans la triade urbaine de Lille-Roubaix-Tourcoing, la Sainte Trinité des livres de son enfance, quand il rêvait à ce pôle aimanté du Nord, là-bas sous les palmiers de l'Océan Indien. À cette époque, les femmes en tenue légère, regroupées à l'ombre de la varangue, consultaient en riant le catalogue de la Redoute, s'imaginaient en pull-overs en grosse laine, en manteaux de fourrure. Là-bas, sous les palmiers, l'exotisme c'était les sapins de Noël ! Le rêve ? La bise et la neige !

Donc, Marrone a été à Hem, retrouver les fantasmes de son enfance et les enfants de l'État-Empire. Et le diagnostic n'est pas bon. Exclusion, drogue, violence, espérance au rabais. Bref, une vraie pétaudière. Pas plus que dans d'autres quartiers d'ailleurs, mais enfin pas moins.

Il y a été dans un cadre difficile. Un atelier d'écriture !

C'est Marrone tout craché, les missions impossibles ! Poétiser dans les

endroits où ça chie ! Déjà sous les Tropiques, les politiques l'appelaient pour les urgences. On attendait de sa trousse de poète qu'elle colmate les murs, panse les plaies.

Un atelier d'écriture ? Évidemment, les jeunes du coin ont cru à une blague. Et pourquoi pas de la poterie, de la peinture sur soie, du macramé ? Ils ont regardé Marrone avec le sourire. Il devait les faire marcher, ce gourou tropical. Un test, pour sûr. Ils ont fouillé son sac pour voir s'il n'y avait pas un ballon de basket ou de foot, une mini-chaîne volée, de la came, du rap, un contrat pour buter quelqu'un.

Rien ! Des livres, mais sans images, sans femmes, sans poil.

Ils sont repartis dégoûtés. Atelier d'écriture ? Pouah !

Ils se voyaient pas trop tripoter un stylo, dorloter leurs états d'âme, s'enculer le cerveau. Au point où ils en sont, ils veulent surtout le flouze, les bagnoles de marlou, le cul quatre étoiles. Pas se branler l'âme en mots.

Restent les femmes. Les seules à avoir accepté. Elles répugnent moins aux états d'âme. Leur féminité ne passe pas par le pognon, la flambe idéaliste, la voiture de macho. Elles comptent sur la planche du savoir pour surfer sur l'ailleurs. Elles sont plus croyantes de la vie.

Marrone a orchestré la parole des femmes sur la page blanche des quartiers. Il en ressort content de son voyage, même si la prise de contact a été difficile. Passe pour lui, métis. Mais le photographe blanc, le suiveur gourmand des zones interdites, ç'a pas été du gâteau. On lui a tout de suite fait comprendre que son appareil n'était pas le bienvenu. Du coup, il a surtout pris des photos de loin. De plus en plus loin. Résultat : on devine plus qu'on ne voit. Des lampadaires, des bancs, des sens interdits, des bâtiments éclairés la nuit. Impossible de croire que c'est un quartier. On dirait plutôt un bunker

pris par satellite ou alors un monument aux morts agrémenté de fleurs.

On commande une bière pour mieux voir les photos, les replacer dans leur contexte, évaluer.

Effectivement. C'est vrai. En tout état de cause.

Par contre, les textes, il y a pléthore. Instantanés de l'âme dans un HLM. Pas du grand angle, plutôt du polaroid. Des envies de voir la mer, d'emprunter les nuages, de rencontrer d'autres vies, d'autres mondes. Des appels à aimer Hem, la maudite !

Certaines ont même écrit sur Cordoue, ville aujourd'hui mythique où chrétiens, juifs, musulmans un jour dialoguèrent. Elles rêvent à leur tour de jardins dans le désert, d'une civilisation du livre dans ce quartier où personne ne lit, de croyances partagées là où on se mélange malgré soi.

« Tu vois, me dit Marrone, quand on parle de banlieues, il ne faut jamais oublier Cordoue. »



*Soutenez la littérature
indépendante*

Abonnez-vous à

La Gazette de la Lucarne

25 € pour 11 numéros

Le voyage de la taupe au centre de la terre

par Michèle ROUHET *

IL ÉTAIT UNE FOIS un pays très grand, très beau, couvert de vertes forêts pleines d'oiseaux, de plaines et de vallons avec de belles maisons. Ses habitants menaient une vie paisible et heureuse au rythme des saisons et des jours légers.

Mais voilà qu'un jour, la terre se mit à trembler violemment, souvent si souvent que bientôt il devint difficile de cultiver la terre ; les portes et les fenêtres ne voulaient plus se fermer, les voitures se tamponnaient, les toits des maisons tombaient, les animaux, les plantes, les êtres humains ne pouvaient plus dormir, secoués qu'ils étaient à n'importe quel moment de la nuit et de la journée.

Bien ennuyés, les habitants se mirent à chercher partout l'explication de cet étrange phénomène.

Partout, ils firent des trous très profonds pour regarder sous la terre et pour lui demander ce qui se passait.

La terre répondit qu'elle ne savait pas pourquoi elle tremblait et même qu'elle avait peur de ce mystérieux tremblement qui s'emparait d'elle tout soudain sans lui demander son avis.

Elle proposa d'envoyer un éclaireur, un ambassadeur, une sorte de détective qui mènerait une enquête.

Alors il y eut de grandes réunions dans toutes les villes et dans tous les villages pour choisir le plus grand, le plus fort, le meilleur détective,

celui qui pourrait aller le plus loin, celui qui serait le plus malin.

Après beaucoup de discussions, ils choisirent... la taupe.

« Taupe, lui dirent-ils, parcours le ventre de la terre, interroge tous ceux que tu rencontreras, trouve la cause de notre malheur et reviens nous raconter ce que tu auras trouvé. » La pauvre petite taupe se serait bien passée d'avoir été choisie. Elle se sentait terrifiée.

Elle bafouilla : « Mais je ne vais pas savoir, je n'y vois presque rien, je suis toute petite, je n'ai jamais voyagé et... » On lui fit valoir que c'était son devoir. Elle ne pouvait se dérober à l'honneur d'avoir été choisie.

Je ne sais pas si vous avez remarqué combien les puissants savent utiliser l'honneur pour envoyer les petits en première ligne.

La petite taupe n'osa pas refuser et, bien que toute tremblante, elle partit. Elle creusa longtemps, longtemps, très loin sous les montagnes et sous la mer, posant sans cesse la même question :

« Racine de la montagne, dis-moi, qu'est-ce qui fait trembler la terre ? »

« Je l'ignore, répondit la montagne,

mais je sens qu'il se passe quelque chose de bizarre, là entre mes pieds. Là, tu trouveras peut-être. »

Et là, en effet, la taupe trouva, couché dans une immense grotte, un immense géant qui était très malade. Hésitante et avec le cœur qui cognait très fort, elle frappa à la porte de la grotte et lui demanda la permission d'entrer.

« Que viens-tu faire ici, dit-il d'une voix grognon. Tu viens me déranger, alors que je suis alité. »

La taupe, tout intimidée, s'approcha doucement.

« Ne te fâche pas, ne te fâche pas, s'il te plaît. Je passais par là, je voulais seulement savoir pourquoi... si par hasard tu saurais... »

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

Le géant fut secoué d'un énorme, d'un terrible hoquet.

Son corps alla cogner au plafond de la grotte, des pierres se détachèrent des murs, la terre se mit à trembler, il semblait que tout allait s'écrouler.

« Oh là là, pensa la pauvre taupe en frottant sa tête toute cabossée, voilà le fin mot de l'histoire. »

Rassemblant tout son courage, elle trotta plus près du lit et lui dit gentiment mais fermement :

« Grand géant, il faut t'arrêter d'avoir le hoquet, car, comprends-tu, là-haut sur la terre, où brille le soleil, il n'y a plus de sommeil tant tu les secoues rudement. »

« J'ai avalé un gros caillou rond que j'ai pris pour un bonbon, il est là dans mon estomac », pleurnicha ce grand bête.

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :

Jacques Cassaboïs (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... CODE POSTAL

ADRESSE DE MESSAGERIE.....

TÉL.....

☐ Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.

☐ Je m'abonne à la *Gazette* en tant qu'adhérent à la Lucarne des Écrivains, soit 30 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

La petite taupe se sentait fatiguée. Elle en avait assez de voyager et songeait avec nostalgie à son petit terrier si confortable là-haut.

Mais là-haut, il y avait aussi les autres, le devoir, l'honneur...

tout cela lui revint en mémoire.

Et puis ce grand bébé balourd lui faisait pitié. Il souffrait vraiment, savez-vous.

Elle lui proposa alors d'aller chercher le caillou dans son intérieur, de la même façon qu'elle était descendue au cœur de la terre.

« Mais ce doit être tout noir là-dedans, dit le Géant, tu vas te perdre. »

« Je vais prendre une lampe et une corde. Il te faudra respirer très lentement, très calmement, et ne pas te crispier sinon tu auras le hoquet. »

La pensée de ce qui pourrait alors se passer pour elle faillit la faire fuir au galop de ses petites jambes.

Et la taupe repartit pour un long voyage dans l'œsophage de ce grand benêt.

Elle descendit longtemps, longtemps essayant de ne pas griffer les parois humides gluantes et peu ragoûtantes.

Elle fut prise d'accès de découragement et de désespoir.

La mort, après tout, ce n'était pas si terrible, il suffisait de se laisser glisser...

Et puis trois petites notes de musique, une chanson, le souvenir de ses amis qui l'attendaient, et la voilà repartie.

Enfin, un jour elle revint,

portant, attaché sur son dos,

le caillou encore tout chaud.

L'allégresse, ce fut l'allégresse.

Le géant lui demanda la permission de l'embrasser.

Elle, elle était contente et soulagée, ah oui ! et fière d'elle.

Elle avait réussi !

Il sortit une bouteille de son placard et ils trinquèrent à leur santé.

Et puis le géant se sentit tout léger.

Il s'étira, soupira d'aise,

s'étira encore, encore,

ferma les yeux, sourit et s'endormit.

Là-haut, la terre ne tremblait plus,

Dame Nature lissa ses plumes

et décida de remettre de l'ordre dans tout ce désordre.

Le vent transporta la nouvelle.

« Vous pouvez dormir, dormir, dormir. »

Le soir s'annonçait.

Le soleil, lentement

glissa sur l'horizon doré.

Dans le ciel bleuté,

mille étoiles se mirent à clignoter.

Les yeux des fleurs de jour

devinrent lourds,

les yeux des fleurs de nuit s'ouvrirent.

Les oiseaux se turent.

Doucement la chouette fit « hou, hou » et le rossignol se mit à chanter.

Les petits enfants et les grands, comme le géant,

se mirent à s'étirer, s'étirer,

et puis, dans leur lit douillet,

ils allèrent se coucher.

Ils se prirent à rêver

de hoquet,

de taupe,

de géant

et de rossignol chantant.

* Conteuse.



264

Remercions le Créateur qui a fait
pour le péché
comme pour le champignon.
Il y en a mille sortes
et sept seulement
sont mortelles.

G. LACROIX
Les Euphorismes de Grégoire

*Écrivains, écrivains, poètes,
dramaturges, illustrateurs*

La Lucarne des Écrivains

vous concerne tous

À une époque où la diffusion de nos livres est noyée dans la grande marée des gondes médiatiques, cette librairie associative, fondée et soutenue par un groupement d'auteurs, est le lieu idéal pour favoriser la circulation de vos ouvrages et de ceux de vos amis.

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e

ouverte du lundi au dimanche

Venez faire connaissance

La Lucarne organise plusieurs soirées par semaine autour d'auteurs et de leurs parutions récentes – il y a aussi des spectacles, des expositions, des musiciens, des chansonniers...

Soutenez la librairie qui vous soutient

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e
Métro Crimée, bus 54 et 60

lalucarnedesecrivains@alicepro.fr – 01 40 05 91 51
<http://lucarnedesecrivains.free.fr>



LA LETTRE K a en français un statut particulier. C'est une lettre étrangère, forcément étrangère. Ce qui peut s'avérer un inconvénient dans la vie quotidienne – sauf si le K est placé au milieu de votre nom de famille, donnée qui vous prédestine à devenir président de la République (bien que ce patronyme signifie « bouseux » en magyar).

Mais à l'école primaire, c'est un avantage incontestable : quand votre nom commence par un K, vous avez plus de chance d'échapper à l'inquisition du maître que le banal, l'infortuné C. Se dissimuler en plein milieu de l'alphabet est une ruse efficace.

Je n'ignore pas que le K se retrouve fréquemment dans les noms d'origine arabe, ou iranienne, ou turque, ou ... ; pourtant je soutiens qu'il représente avant tout la quintessence de l'identité danubienne, le marqueur de la culture d'Europe centrale. De cette Kakanie « *kaiserlich und königlich* », impériale et royale, qui désigne l'empire des Habsbourg dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil.

En littérature, le K suggère en premier lieu Kafka, cher choucas redondant (les choucas de Bohême ont un accent, c'est bien connu ; alors que nos corbeaux civilisés émettent de raffinés *crôaa*, ils lancent d'insolents *kafka*). Dans les ouvrages majeurs de Franz, le narrateur n'est désigné que par la lettre K : « Il était tard lorsque K. arriva », tel est l'incipit du *Château*.

D'autres grands noms d'écrivains issus de cette aire culturelle commencent par un K : Dezső Kosztolányi le Hongrois, Danilo Kis le Yougoslave, Milan Kundera le Tchèque – un triptyque qui m'a influencée. Traducteur, nouvelliste, essayiste, romancier, Kis était le fils d'un père juif hongrois et d'une mère monténégrine orthodoxe. Je l'ai rencontré à Paris trois mois avant sa disparition. On lui avait déjà ôté un poumon. Jamais vu quelqu'un d'aussi vivant. À notre deuxième et dernière entrevue, je lui ai apporté un exemplaire d'un roman de Kosztolányi, *Absolve domine*, paru en France sous

Fragment d'un « ijikalaire » (équivalent danubien de l'abécédaire)

par Sophie KÉPÈS *

l'Occupation. Il vénérât cet auteur de la première moitié du XX^e siècle. Moi aussi. Je l'ai beaucoup traduit.

À propos de traduction : quand je m'échinai sur le premier roman de Péter Esterházy, je suis allée lui poser quelques questions à Berlin où il séjournait (à l'époque, la capitale allemande était encore divisée). Le point le plus difficile à résoudre était celui du sous-titre, « *Kissregény* » en hongrois, qui comportait un double, voire triple jeu de mots. Cela signifiait littéralement « Petit-rrroman » (par antiphrase, car le manuscrit comptait 800 feuillets, je ne suis pas près de l'oublier), mais faisait aussi allusion aux Jeunesses communistes, et pouvait enfin se traduire par « Roman de Kis », lequel Kis avait alors des démêlés avec le Parti et l'Union des écrivains de son pays. Après quelques verres de vin blanc, ma suggestion fut « Roman-sic », « Roman-kit » ou « Roman-kyste », vu que s'y enkystaient de nombreuses références détachées de leur contexte et passées en fraude depuis l'Occident décadent (*sic*). Esterházy était enthousiaste. Logiquement, l'éditeur français a imposé le titre *Trois anges me surveillent*.

Ma passion pour le K m'incite à en adorer Bohumil Hrabal, autre grand écrivain tchèque. Oui, je l'enkaïerais volontiers, ce géant littéraire amateur de bière, puisqu'un H suivi d'un R a tendance à se muer en K dans notre gosier gaulois : Bohumil Kabbale... Quant au Polonais Slawomir Mrozek, génial auteur de contes brefs, je le retournerais volontiers comme un gant pour le gratifier de la noble initiale : Kezorm, ça ne sonne pas mal, non ?

Mais venons-en à mon propre K.

Quand j'étais enfant, j'ai dévoré dans un magazine pour adultes une

histoire dont l'héroïne réalisait mon propre fantasme obsessionnel : une paire d'ailes lui poussait dans le dos et elle s'envolait – preuve qu'il s'agissait d'un don de Dieu et non du Diable. J'étais persuadée que tout ce qui était imprimé était du sérieux, du vrai de vrai. Cela ne manquerait donc pas de m'arriver, à moi aussi. J'ai attendu, confiante. J'ignorais que derrière les histoires se cachait un auteur, je croyais qu'elles surgissaient toutes seules du néant. Bien plus tard, je suis retombée sur cette histoire en lisant... *Le K*, un recueil de nouvelles de Dino Buzzati. Or le patronyme de cet immense auteur italien, apprendrais-je par la suite, est d'origine hongroise (un dérivé de *buzat*, l'orge) !

Il y a quelques années, un ami m'a offert l'initiale de mon patronyme qu'il avait sculptée dans du bois. « Ton K s'envole, a-t-il commenté, je me suis inspiré de ta signature. » J'ai vérifié : en effet, mon K possède un axe vertical ancré dans la terre, et deux ailes jaillissantes sur le côté. Il aspire visiblement à s'envoler.

Adolescente, j'ai découvert non sans fierté que l'un des narrateurs récurrents de Philip Roth s'appelait David Alan Kepesh – graphie qui correspond à la prononciation exacte de mon nom. Ce personnage, universitaire estimable, est un obsédé des nichons. À tel point que dans *Le Sein*, une variation sur *La Métamorphose* de... Kafka, il se réveille transformé en l'objet de son obsession. Ce qui ne l'empêchera pas, une fois le choc surmonté, d'inaugurer un nouveau genre de rapports sexuels, y compris avec sa femme légitime.

Mon pseudonyme aussi commence par un K : Kazar. Quand on s'attache à cette lettre, difficile de lui être

infidèle. Je l'ai choisi à cause du livre – *La Treizième Tribu* – qu'Arthur Koestler a consacré aux Khazars, ce peuple caucasien qui s'est collectivement converti au judaïsme au VIII^e siècle, et a mystérieusement disparu par la suite. Mais j'y pense : un de mes oncles a fait de même ; il a émigré après la guerre en Australie, où il a disparu en changeant de nom. Il a renoncé à son K...

Au fait, ai-je mentionné que dans l'Égypte ancienne, le Kâ est l'un des noms de l'âme ?

Quand on hérite des deux côtés de sa généalogie d'un trouble identitaire, on a tendance à s'accrocher d'autant plus à son patronyme. C'est tout ce qu'on a de sûr. J'ai été amenée à me forger moi-même une identité, en grande partie par l'écriture. Et la lettre K est devenue ce qui me rassemble, la cheville de ma personnalité. Le K : une ancre, un destin. Un passeport littéraire.

Suis-je un cas, Docteur ?

mai 2008

* Dernier titre paru, *Un café sur la colline*, éd. Noir sur Blanc, 2007.



876

La vraie liberté,
c'est quand personne ne
vous attend.
La vraie solitude,
c'est quand vous attendez
n'importe qui.

G. LACROIX
Les Euphorismes de Grégoire

AGENDA

Parution

- paru à l'Esprit des Péninsules : *La Cantatrice avariée*, roman de Pierre JOURDE.
- paru aux éd. Janus : *Les Couleurs du blanc*, nouvelles de Jacqueline CHARLIAC.
- paru au Nouvel Athanor : *Veillée d'âme*, 3^e recueil de poèmes d'Étienne ORSINI.
- chez Hachette, coll. Livre de poche jeunesse, deux livres de Jacques CASSABOIS : *Le Joueur de flûte de Hamelin* en août, *L'Oiseau de feu, sept contes de Russie* en sept.
- en septembre, aux éditions Fetjaine/La Martinière : *Panorama aussi raisonné que possible de nos tics de langage*, essai de Pierre MERLE.
- le 5 sept., à La Chambre d'échos : le cinquième livre de Ian Soliane, *J'ai empaillé Michael Myers*.
- fin septembre, aux éditions Rougerie : *Traversé*, le dernier livre de poèmes de François PERCHE.

Événements

- à lire, dans le *Monde diplomatique* du mois d'août, un nouvel article de Pierre JOURDE, « La machine à abrutir ».
- François PERCHE participera aux Rencontres buissonnières, organisées par les éd. Le Bruit des autres, du 18 au 21 septembre à Limoges, avec des lectures de ses poèmes dans les TER de la région Limousin.
- Jean-Louis UGHETTO signale que la Chambre d'échos participera au festival Rentrées Nouvelles de Forcalquier du 22 au 25 août. L'auteur invité sera Miléna Hirsch pour son recueil *Voyageurs éblouis*.

L'Union européenne laisse tomber les traducteurs littéraires

La culture européenne, un couvre-livre sans livre ?

COMMUNIQUE L'Union européenne (budget de traduction interne estimé à un milliard d'euros) a décidé de couper les subsides aux collèges de traduction, maisons permettant aux traducteurs littéraires de séjourner dans les pays de leurs auteurs, d'approfondir leurs connaissances de la langue et de la culture, de participer à des projets de formation continue, ou tout simplement de se concentrer sans autres soucis sur leur travail extrêmement exigeant. Rappelons que, dans son programme « Culture 2007-2013 », l'Union dispose d'un budget annuel de plus de 400 millions d'euros pour la culture, qu'elle donne surtout aux grands projets culturels comme les productions de cinéma.

Le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) est outré par cette décision qui est en contradiction flagrante avec l'idée même de l'Europe, entité multilingue et multiculturelle où le travail des traducteurs littéraires est à la base de toute compréhension mutuelle, non seulement dans les belles lettres mais dans la philosophie,

les sciences, les beaux-arts, le cinéma et le théâtre.

C'est toujours la même Union européenne qui a proclamé 2008 « année du dialogue interculturel » et qui consacrera un grand symposium à la traduction littéraire comme manifestation privilégiée de ce dialogue début 2009. Le CEATL insiste sur le fait que les Collèges internationaux des traducteurs littéraires – Écoles de Tolède des temps modernes, inventés il y a trente ans par Elmar Tophoven, l'un des plus grands traducteurs de Samuel Beckett – sont les noyaux concrets du dialogue interculturel et par là méritent, en tant que vecteurs par excellence de la culture européenne, l'aide inconditionnelle et structurelle de l'Union européenne. Sinon, l'idée même de culture européenne et de dialogue interculturel n'est qu'un couvre-livre sans livre.

Collège européen
des associations de
traducteurs littéraires

Papa, maman, la bonne, ma sœur et moi

par Béatrice COURRAUD

ON ME LAVAIT les cheveux avec du shampoing Dop, on l'achetait en berlingots, j'aimais bien, ça sentait bon.

Je me souviens du shampoing Dop et aussi des pilules contre le mal de cœur que j'avalais juste avant de monter dans la voiture de papa – une 4 chevaux – si bien que je vomissais pendant tout le trajet. Pendant les vacances, on allait à Barbizon où mes grands-parents paternels avaient leur résidence secondaire, « Le petit cottage », située à l'orée de la forêt de Fontainebleau. Ma sœur et moi, nous ne nous y sommes jamais autant ennuyées. C'était triste à mourir. La bonne de mes grands-parents s'appelait Marcelle. Elle avait le visage tordu par une anxiété perpétuelle. Un che-napan l'avait « engrossée », à la suite de quoi elle avait avorté et enterré le bébé dans la forêt. Ce n'était pas la première fois qu'une telle mésaventure lui arrivait. Elle nous racontait ses malheurs au cours de nos promenades quotidiennes.

Je me souviens, elle agitait la clochette pour annoncer le repas, à midi et à 7 heures pile, elle disait très fort en détachant les syllabes : « Ma-da-me est ser-vie » On se mettait à table dans un silence de glace. Il ne fallait rien laisser dans son assiette.

Dans la famille, tout le monde se détestait. Mon père détestait sa mère et son père, le père et la mère détestaient leur fils, ma grand-mère détestait ses petits-enfants, ma mère détestait ses ex-beaux-parents, elle

détestait aussi sa mère qui elle-même détestait son fils. Mon oncle maternel n'ayant pas eu d'enfant, la détestation s'est arrêtée dans cette lignée-là.

Ma sœur et moi, nous ne détestions – encore – personne. C'était un miracle.

Mes parents ont divorcé lorsque j'avais trois ans. Vers l'âge de cinq ans, je commençai à avoir l'esprit embrouillé. À 12 ans, je passai l'examen d'entrée en 6^e. La famille était sûre que j'allais échouer en beauté, mais j'ai réussi et tout le monde s'en est étonné, surtout mon père qui me prenait pour quelqu'un d'un peu débile. Ensuite, mon père s'est complètement désintéressé de nos études.

Ma mère disait des hommes qu'ils étaient des « *shnorrer* ». « *Shnorrer* » est un mot yiddish qui signifie « mendiant », « vagabond » et par extension « pauvre type ». Pour ma mère, tous les hommes étaient des « *shnorrer* ».

Heureusement, ma mère a acheté la télé. Elle voulait s'instruire. On regardait *Cinq colonnes à la une* de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Igor Barrère.

On allait au théâtre voir *Huis clos* de Jean-Paul Sartre et *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco.

On a découvert *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais,

Delphine Seyrig dans *L'Année dernière à Marienbad*,

Vivre sa vie, *Pierrot le fou*, *À bout de souffle* de Jean-Luc Godard.

On écoutait Léo Ferré...

210

Où se posaient les hirondelles
avant l'invention du téléphone ?

G. LACROIX

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 avenue de Flandre, Paris 75019
maître des menus plaisirs : Armel Louis
ancêtre délégué : Jordan le Nolain
éminence grise : Georges Peltier
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarne@alicepro.fr

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Ven. 29 août, soirée poésie : textes de Bruno SILLARD, avec l'auteur et Virginie TRANSON.

Ven. 5 sept., soirée roman d'aventures centrée sur l'œuvre de Laurent MARÉCHAU : *Les Sept Peurs*, *Le Fils du Dragon* et *Bijoux de famille*, avec l'auteur et Claude TARRENE des éd. Le Dilettante.

Mer. 10 sept., soirée roman fantastique avec *L'Énigme Crystal* de Nathan HERCBERG.

Jeu. 18 sept., soirée atelier d'écriture avec Isabelle BUISSON.

Ven. 19 sept., « Récits cruels » avec Jacqueline CHARLIAC et son editrice Luce JAME pour *Les Couleurs du blanc* (éd. Janus), et Gilbert LASCAULT pour l'ensemble de son œuvre.

toutes les soirées sont à 19 h 30

expositions

Jusqu'au 31 août, « Words movies », boîtes à mots de Virginie TRANSON sur des textes de Bruno SILLARD. Vernissage le 29 août à partir de 17 h.

Du 1^{er} au 28 sept., dessins de Fred KUSTNER : « Fofolle, bidule-moi une rentrée kool ! ». Vernissage le mer. 10 sept. à partir de 17 h.

À lire :

Les Années d'Annie Ernaux (Gallimard), à lire pour la nostalgie des années qui suivent le baby-boom. Avec des réserves : le babacoolisme (qui décooline un peu), la pensée politiquement correcte de gauche et donc un manque de discernement concernant les luttes et les résistances menées dans les années 70/80, des mouvements que l'auteur occulte ou dont elle minimise l'importance. Mais le livre est mené par une idée forte que je vous laisse découvrir...

149

Il n'y a pas de haine platonique.

G. LACROIX

Les Euphorismes de Grégoire

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassabois
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromontville
jacques.cassabois@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.